

Recherches sociographiques



Pierre-Joseph ULYSSE et Frédéric LESEMANN, *Lutte contre la pauvreté, territorialité et développement social intégré, Le cas de Trois-Rivières*, Presses de l'Université du Québec, 2007, 154 p.

Réal Boisvert

Volume 49, numéro 1, janvier-avril 2008

La ville de Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/018211ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/018211ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boisvert, R. (2008). Compte rendu de [Pierre-Joseph ULYSSE et Frédéric LESEMANN, *Lutte contre la pauvreté, territorialité et développement social intégré, Le cas de Trois-Rivières*, Presses de l'Université du Québec, 2007, 154 p.] *Recherches sociographiques*, 49(1), 184–186. <https://doi.org/10.7202/018211ar>

s'explique pas seulement par la crainte de devenir des assistés ou des *surnuméraires*. Elle va de pair avec la peur du déclassement et l'espoir déçu d'une promotion sociale. Cette crainte révèle aussi le caractère cumulatif des handicaps : être issu d'une famille d'immigrés, être pas ou peu diplômé, habiter dans des quartiers « sensibles » ont des incidences sur l'accès à l'emploi. En France, les enquêtes du Centre d'études et de recherche sur l'emploi et les qualifications (CEREQ) montrent que le taux de chômage est beaucoup plus important chez les jeunes issus de l'immigration que celui des « Français d'origine » alors que, dans le même temps, d'autres enquêtes concluent à une forte acculturation des descendants de migrants. L'écart entre l'intégration culturelle et l'intégration structurelle renforce le sentiment de vivre des discriminations et de ne voir devant soi qu'un avenir bouché. Dans le pays des droits de l'Homme, les récentes émeutes urbaines prennent en partie leur source dans la perte d'une dignité sociale que le travail confère, dans l'obscurcissement d'un horizon que l'emploi éclaire.

Ces remarques abordent des points volontairement « négatifs » qui n'épuisent pas cependant la question du travail des jeunes qui est aussi l'expérience de l'indépendance financière et de l'âge adulte. Il reste qu'après l'euphorie de l'indépendance, les jeunes peuvent vivre le travail comme une expérience éprouvante et démoralisante. Toutefois, et c'est cela qui est le plus important, la pertinence du regard sur les jeunes et l'emploi n'est complète que si, et seulement si, le chercheur et le praticien considèrent d'emblée le jeune comme un acteur doté d'une capacité d'inflexion du processus d'insertion. Il y a, certes, des facteurs exogènes qui déterminent les modalités d'entrée sur le marché du travail, et sur lesquels le jeune n'a parfois que peu de prise. Mais l'acteur n'est pas que le système, et il suffit d'inscrire le jeune dans le continuum des temps et des espaces par lesquels il a transité, il transite et prévoit de transiter, pour que la notion de trajectoire acquière pleinement sa dimension heuristique. En somme, il s'agit de tenir compte des effets *ex ante* ou *ex post* du diplôme, du parcours scolaire, des mobilités parentales et des solidarités familiales pour ensuite appréhender *in vivo* quelles ressources le jeune mobilise selon quelles stratégies déployées en vue de quels objectifs. Bref, voir en lui plus qu'une catégorie rendue homogène par la grâce d'une politique publique : un sujet qui élabore sa transition vers la vie adulte, travaillant à son insertion professionnelle, plus généralement à son intégration sociale, en référence à sa biographie spécifique, et par des moyens qui lui préexistent ou qu'il expérimente.

Joël ZAFFRAN

Lapsac,
Université de Bordeaux II (France).

Pierre-Joseph ULYSSE et Frédéric LESEMAN, *Lutte contre la pauvreté, territorialité et développement social intégré, Le cas de Trois-Rivières*, Presses de l'Université du Québec, 2007, 154 p.

Certains estiment que la meilleure façon de lutter contre la pauvreté consiste à créer la richesse. Non pas pour la partage, mais bien pour générer des profits qui, surtout s'ils ne sont pas grevés par une fiscalité trop répressive, permettront de libérer des sommes additionnelles qui à leur tour créeront encore plus d'emplois. D'autres

voient la chose autrement. Ils sont d'avis que la lutte contre la pauvreté ne concerne pas que les gens d'affaires. Elle passe aussi par les entrepreneurs sociaux. Ses espérances ne tiennent pas qu'à la santé relative du marché du travail. Elles reposent également sur l'entraide, sur la solidarité, sur les efforts de tous ceux qui misent sur le potentiel de développement des individus et des collectivités. C'est à ces gens et aux dynamiques dans lesquelles s'inscrit leur action qu'Ulysse et Lesemann s'intéressent, en se penchant sur le cas de Trois-Rivières, ville réputée pour l'engagement de nombreux acteurs en matière de développement social.

Le propos des auteurs s'appuie sur un corpus de vingt-cinq entrevues menées auprès de citoyens qui vivent depuis longtemps à Trois-Rivières. C'est sur la foi de leur témoignage qu'Ulysse et Lesemann entendent comprendre les dynamiques ayant favorisé la revitalisation de la ville après une chute vertigineuse des emplois manufacturiers et bien rémunérés (p. 3). Les personnes rencontrées font un diagnostic juste des obstacles qui ont ralenti jusqu'à tout récemment le développement de Trois-Rivières : exode des jeunes, dépendance à la grande entreprise, manque de créativité entrepreneuriale, main-d'œuvre mal préparée aux exigences d'un marché du travail en voie de technologisation rapide, absence de dynamisme régional, tensions entre les acteurs, conflit perpétuel menant à une rupture plus fondamentale entre la classe politique et le reste de la collectivité (p. 23).

C'est dans ce contexte que les acteurs impliqués dans ce qu'Ulysse et Lesemann désignent comme étant des structures médiatrices non étatiques œuvrent à la revitalisation de la ville. Ces derniers s'activent sur plusieurs plans, plus particulièrement dans les domaines de l'économie sociale et de la réinsertion en emploi par le développement de l'employabilité. Au-delà du cercle de services à la personne, un grand nombre d'entre eux s'intéressent en outre au développement local intégré. Ils cherchent notamment à promouvoir une gouvernance plus participative, une gouvernance, pour reprendre les mots d'Ulysse et Lesemann, dont les frontières seraient plus poreuses entre l'État, le marché et la société civile. Ulysse et Lesemann concluent, à partir de là, à la réussite de l'expérience de la revitalisation de Trois-Rivières. Ils identifient en conséquence toute une série de facteurs pour en rendre compte. Parmi eux ils évoquent le leadership, la culture de la concertation, la réappropriation critique des discours, la relation de confiance entre les partenaires, la chaîne de cohérence de production des politiques, l'articulation des différents savoirs, l'approche de la citoyenneté et autres. On ne peut pas douter que ces éléments constituent autant d'ingrédients d'une recette gagnante.

Mais encore ? Par exemple, quelle est la couleur particulière à Trois-Rivières de ce leadership qui rallierait la communauté des intervenants communautaires ? Comment se déploie cette soi-disant chaîne de cohérence entre les instances de la société civile et les décideurs politiques ? L'articulation des différents savoirs passe certainement par la participation à des groupes de recherche et par la tenue de colloques internationaux. Mais comment s'opère le transfert des connaissances dans les pratiques de revitalisation ? On a le sentiment que les déductions d'Ulysse et Lesemann sont parfois insérées ici et là telles des propositions de manuel au service d'une pédagogie bien intentionnée mais néanmoins un peu désincarnée. On aurait aimé une meilleure intégration entre les données qualitatives et l'instrumentation théorique du livre. Le cas

de l'analyse dite multiscalaire présenté au dernier chapitre est à cet égard éloquent. Les deux petits paragraphes qui lui sont réservés ne sont pas suffisants pour en comprendre toute la portée. Surtout pour en appliquer les règles au cas de la ville de Trois-Rivières.

On notera au passage quelques erreurs d'édition, en particulier l'orthographe de la ville de Bécancour qui est fautive et le fait de désigner la ville de Cap-de-la-Madeleine par le nom de Trois-Rivières-est. On pourrait aussi contester le choix d'illustrer la page couverture avec une œuvre du peintre Aristarkh Lentulov représentant une mosquée dans un village russe ! Qui connaît bien le milieu sait que ce ne sont pourtant pas les artistes locaux qui manquent. On pense ici aux jeunes de la rue regroupés autour du peintre Jean Beaulieu dont les vitraux font l'orgueil du milieu communautaire. Une si belle expérience de revitalisation par les arts aurait gagné à être mise en valeur... Ne boudons pas notre plaisir avec ces brouillies. Le livre d'Ulysse et Lesemann demeure indispensable. Les données empiriques et les notions du cadre conceptuel ne sont pas parfaitement intégrées, mais à Trois-Rivières, grâce à eux, le rapprochement entre la communauté des chercheurs et celle des entrepreneurs sociaux est néanmoins opéré. C'est de bon augure.

Réal BOISVERT

*Direction de la santé publique de la Mauricie et du Centre-du-Québec,
Institut national de santé publique du Québec.*

Aline CHARLES, *Quand devient-on vieille ? Femmes, âge et travail au Québec, 1940-1980*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2007, 391 p. (Culture et société.)

Le livre d'Aline Charles est à plusieurs égards remarquable, et même précieux. S'il se présente comme un livre sur la vieillesse féminine, ce qu'il est effectivement, il éclaire aussi ce qu'on décrit souvent comme le passage du flambeau entre l'Église et l'État dans le secteur hospitalier, la complexité du travail des femmes, ainsi que l'histoire des communautés religieuses. À l'intersection de trois champs de recherche, il apporte du neuf à chacun, grâce à leur éclairage réciproque.

En effet, pour étudier la construction sociale de la vieillesse des femmes et comment cela se traduit dans leur rapport au travail, Aline Charles passe par le secteur hospitalier, où le personnel est presque uniquement féminin. Dans la période sur laquelle elle s'est penchée (1940-1980), plus de 70 % des salariés sont des femmes, les bénévoles sont des femmes à plus de 90 % et les religieuses bien sûr, en sont toutes. Cela lui permet de saisir le travail des femmes dans sa complexité entre les sphères privée et publique, entre le marché du travail et le don. Elle compare aussi deux hôpitaux : l'Hôtel-Dieu de Montréal, fondé dès 1642, propriété des Religieuses hospitalières de Saint-Joseph et où les bénévoles, comme groupe organisé, n'apparaissent qu'en 1967, et l'Hôpital Sainte-Justine, fondé en 1907 par des bénévoles, qui ont recruté une communauté religieuse, les Filles de la Sagesse, pour y travailler. Les rapports entre les bénévoles, les religieuses et les employées varient au fil du temps. Cependant, un même discours sur la charité encadre leur travail (salarié, vocation ou bénévolat), et le pose comme engagement : « Les conditions faites au personnel salarié deviennent [...] une